

LE MAGASIN DES DEMOISELLES

PARAIT LE 20 DE CHAQUE MOIS

11. AVRIL 1844

MAGASIN DES DEMOISELLES

# MAGASIN

DES

# DEMOISELLES.

# LE MAGASIN DES DEMOISELLES

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS,

A partir du 25 octobre 1844.

Les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> années se vendent, brochées,  
CHAQUE ANNÉE, PARIS, 10 FRANCS; DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS.

11<sup>e</sup> ANNÉE, 1854-55.

# MAGASIN DES DEMOISELLES

JOURNAL PARAISSANT LE 25 DE CHAQUE MOIS,

A partir du 25 octobre.

ACCOMPAGNÉ DE

- 1<sup>o</sup> 2 Aquarelles (fac-simile);
- 2<sup>o</sup> 2 Sépias (fac-simile);
- 3<sup>o</sup> 2 Gravures sur acier.
- 4<sup>o</sup> 9 Albums de musique inédite, de MM. Louis Clapisson (membre de l'Institut), Adolphe Adam (membre de l'Institut), Félicien David, Victor Massé, Henri Ravina, Richard Mulder, F. Masini, Luigi Bordèse, Adrien Talex, Jean-Baptiste Tolbecque, Emile Etling, Alfred Quidant, Camille Schubert, Victor Parizot, Eugène Bousquet, Louis Dèffès, Eugène Talbot, Maria Goldstadt, Jules Armingaud, Louis Messemackers, J. Strauss (de Vienne), Pierre Dupont.
- 5<sup>o</sup> 14 Gravures de modes;
- 6<sup>o</sup> 6 Planches contenant de très-beaux Dessins de tapisserie coloriés, exécutés par nos meilleurs artistes;
- 7<sup>o</sup> 1,200 Dessins de broderie, patrons de grandeur naturelle et petits patrons; ouvrages à l'aiguille, crochet, filet, tricot, etc.;
- 8<sup>o</sup> 1 Planche crochet (planche double), couleur bleue;
- 9<sup>o</sup> 1 Planche de petits ouvrages, fantaisie, or ou argent;
- 10<sup>o</sup> 11 Rébus illustrés.

*Les abonnements partent du 25 octobre de chaque année, et se font pour l'année entière.*

### PREX DE L'ABONNEMENT:

PARIS. . . . . 10 fr. | DÉPARTEMENTS. . . . . 12 fr.

### Mode préférable d'abonnement :

1<sup>o</sup> Envoyer un bon sur la poste, ou un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de M<sup>me</sup> la Directrice du MAGASIN DES DEMOISELLES, rue Laffitte, 51. — Les abonnements partent du 25 octobre de chaque année, et se font pour l'année entière.  
L'année forme un beau volume.

BUREAU, A PARIS, RUE LAFFITTE, 51.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.  
Boulevard extérieur de Paris.

S

MAGASIN

DES

DEMOISELLES

Morale, Histoire ancienne et moderne, Sciences,  
Économie domestique, Littérature, Beaux-Arts, Voyages, Récréations, Biographie,  
Petit Courrier des Demoiselles.

—  
TOME DIXIÈME.



PARIS.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION DU MAGASIN DES DEMOISELLES,  
RUE LAFFITTE, 51.

—  
1853-1854

HEMERO

Número de

Estante

Tabla

Número de

Encuadern

l. M. - 2032.

MAGASIN

DE

DEMONSTRATIONS

DE

L'ART

DE

L'INDUSTRIE

PARIS

ADMINISTRATION ET REGISTRE DE MARCHANDISES

1855-1856

pa  
go  
ou  
y  
Kl  
cu  
sal  
vie  
ho  
da  
« r  
« b  
« s  
I  
Klo  
dor  
une  
M

MAGASIN

DES

# DEMOISELLES

LITTÉRATURE.

KLOPSTOCK

ou

LE VRAI POÈTE.

Il y a deux manières d'être poète; on peut l'être dans sa vie, on peut l'être par ses œuvres. Mais peu d'hommes ont trouvé dans leur nature, dans leurs goûts, dans leurs instincts, le moyen de poétiser à la fois leur vie et leurs ouvrages, et, si nous cherchions dans la biographie de Shakspeare, nous y pourrions rencontrer bien des preuves à l'appui de notre opinion. Klopstock, lui, l'auteur immortel de la *Messiadé*, a brillé par cette faculté divine, cette force d'imagination qui sait créer les choses impérissables; mais il a voulu aussi appliquer aux faits et aux sentiments de la vie réelle ce désir d'idéaliser, qui constitue l'organisation toute spéciale des hommes de l'art. A-t-il réussi? c'est ce que nous allons faire connaître.

Klopstock, poète par l'esprit, l'a été encore plus par le cœur. Il s'écrie dans son ode des *Constellations* :

« Je glorifie le Seigneur! je glorifie celui qui ordonna à la nuit sainte et  
« rafraîchissante de la lune et de la mort d'avoir des voiles et des flam-  
« beaux. Terre, vaste tombeau, qui nous attends sans cesse, Dieu t'a par-  
« semée de fleurs! »

Eh bien! cette terre, ce vaste tombeau, que Dieu a voulu embellir, Klopstock essaya aussi de le parsemer de ces fleurs brillantes et fraîches dont l'âme du vrai poète est parfumée. De la vie, il voulut faire non pas une réalité, mais une poésie: Voici comment il tenta d'y parvenir.

Né à Quedlimbourg, le 2 juillet 1724, Frédéric-Gottlieb Klopstock eut



pour père un conseiller, homme d'une grande piété et d'un honorable caractère. Quelque temps après la naissance de son fils, M. Klopstock alla s'établir à Friedebourg, dans le comté de Mansfeld, où l'enfant-poète grandit au milieu des scènes magnifiques de la nature et des émotions naïves de la vie des champs. Le jeune Frédéric fut d'abord envoyé au gymnase de Quedlimbourg, puis à l'école de Schulpforte : c'est là qu'il se livra à ses premiers essais poétiques.

L'ardeur avec laquelle il étudiait les classiques grecs et latins, et notamment Homère et Virgile, qu'il relisait sans cesse, était incomparable. Il eut, dès cet âge, le désir de composer une grande épopée allemande. D'abord il songea à prendre pour héros de son poème l'empereur Henri, surnommé l'*Oiseleur*. Comme son esprit se tournait déjà vers les idées religieuses, qui ne tardèrent pas à le saisir, il chercha un sujet ailleurs et il en vint à concevoir le plan de la *Messiede*. En 1745, il entra à l'Université d'Iéna; il se fit inscrire parmi les élèves en théologie. Mais cette étude ne satisfaisait pas complètement son âme enthousiaste. Les controverses sur le dogme, les leçons de théodicée ne s'accordaient guère avec les rêveries idéales, les conceptions grandioses où l'entraînait le plan de son poème. Une pareille étude lui paraissait aride et étroite.

Ce fut donc avec une certaine négligence qu'il suivit les cours de l'Université; il s'était voué d'avance et avec une ardeur extrême à son œuvre poétique. Il finit par se sentir mal à l'aise à Iéna; là, il n'avait pas un ami pour le comprendre, pas un condisciple pour le seconder. Il quitta Iéna et se rendit à Leipsick.

Le pauvre jeune homme, ne recevant qu'une faible pension de son père, se voyait souvent forcé d'interrompre ses études poétiques pour se livrer à de misérables calculs d'économie. Occupant une chambre modeste avec son ami Schmidt, il vivait complètement en dehors des habitudes bruyantes des étudiants. Il était cependant entouré d'hommes distingués, de Gærtner, Schlegel, Gieseke, Zacharia, Rabener, Ebert, Gellert. Klopstock s'était lié avec eux et travaillait avec une ardeur incroyable. C'est là qu'il connut cette jeune fille, si souvent chantée par lui sous le nom de *Fanny*, sœur de son ami Schmidt, et à laquelle il paraît avoir consacré les premières pensées de son âme et de son cœur enthousiastes.

Klopstock avait cependant médité et mûri l'idée de son poème; il cherchait depuis longtemps une forme qui lui fût assortie. D'abord il voulut l'écrire en prose; mais il se décida, et avec raison, pour le vers hexamètre: il se mit à publier dans le journal de Brême les trois premiers chants

de la *Messiede*. Le jeune poëte essayait de retracer dans cette œuvre les miracles du christianisme, la vie et les souffrances du Christ.

« Ainsi parle Gabriel. Le Médiateur récompense son zèle par un regard  
« de bonté. L'âme remplie d'une grave pensée, il est parvenu sur la cime  
« de la montagne la plus rapprochée des cieux. C'est là qu'il voit le Très-  
« Haut ; c'est là qu'il se met en prière. Sous lui la terre a retenti ; un cri  
« d'allégresse, prolongé dans l'espace, s'échappe des portes de l'abîme,  
« à l'instant où sa voix puissante a pénétré dans les sombres demeures.  
« Cette voix n'est plus celle de l'antique anathème, lancé du sein de la  
« tempête au milieu des éclairs et des tonnerres. La terre entend mainte-  
« nant des paroles de paix prononcées par Celui qui a résolu de la rajeunir  
« et de l'orner d'une incorruptible beauté. Les cimes des coteaux d'alen-  
« tour semblent nager dans les vapeurs du crépuscule, et l'on dirait que  
« le miracle d'une seconde création leur a donné les charmes de l'Eden.  
« Jésus parle à son Père, et le mystère de ses paroles n'est pénétré que par  
« leur sublime intelligence...

« Pendant l'entretien des Personnes divines, un frémissement de ter-  
« reur parcourt toute la nature. Des âmes naissantes, incapables encore de  
« former des pensées, tremblent, et s'ouvrent au premier sentiment. Saisi  
« d'une sainte frayeur, le cœur du Séraphin bat avec une force nouvelle,  
« et le monde qu'il habite reste autour de lui dans une silencieuse attente,  
« comme la terre à l'approche de la tempête. Les âmes créées pour animer  
« un jour des chrétiens sont les seules qu'agite un doux transport, une  
« douce ivresse causée par l'avant-goût de l'immortalité. Mais frappés de  
« stupeur, et accessibles seulement au sentiment du désespoir, impuissants  
« à former des complots contre l'Eternel, les esprits infernaux au fond de  
« l'abîme sont précipités de leurs trônes. A mesure qu'ils sont renversés,  
« sur chacun d'eux tombe un rocher ; les gouffres s'entr'ouvrent à grand  
« bruit pour les engloutir, et l'enfer gronde et mugit dans ses immenses  
« profondeurs<sup>1</sup>.

Ce poëme hardi et enthousiaste excita une sensation profonde dès le jour où il fut annoncé. Bientôt toute l'Allemagne connut le nom de son poëte épique, et tous ses autres poëtes, jeunes et vieux, s'émurent aux accents de cette voix vibrante, énergique. Les femmes ne purent plus retenir leurs larmes au nom d'*Abaddonah*, l'ange rebelle qui se souvient, en pleurant, des jours heureux qu'il a passés dans le ciel, et reste debout près

<sup>1</sup> *La Messiede*, chant premier.

du trône de Satan, le front penché et l'âme repentante. Les Allemands, charmés de cette merveille, élevèrent Klopstock au-dessus de Milton; ils le saluèrent comme leur Messie poétique, et les seules voix qui protestèrent contre l'avènement du nouveau prophète furent celles de quelques théologiens, écho de la malveillance, perdu au sein des bruits retentissants de l'enthousiasme.

« Ils s'en tenaient à leurs définitions, a dit M. Marmier, à leurs arguments scolastiques, et ne pouvaient souffrir qu'on essayât de remplacer leurs formules par la poésie. Plusieurs critiques ne furent pas moins impitoyables pour l'épopée du Messie.

« Klopstock avait bravé leurs principes. Il avait adopté une forme métrique, un style nouveau, et les partisans de Gottsched fulminèrent l'anathème contre lui; mais Klopstock avait pour lui la faveur du public et le suffrage de Lessing. »

Néanmoins, cette gloire qu'il venait d'acquérir subitement ne lui avait pas apporté le bonheur. Quelque temps après l'apparition de son œuvre, ses amis quittèrent Leipsick, et il se retrouva pauvre comme toujours et plus que jamais isolé. Il alla à Langemalze où il se chargea de l'éducation des enfants de Weisse. C'est là qu'il revit cette jeune personne qu'il connaissait depuis longtemps, la sœur de son ami Schmidt, chantée par lui sous le nom de Fanny. Klopstock l'aimait de cet amour pur, exalté, particulier aux natures naïves, rêveuses, qui laissent voguer tous leurs sentiments au gré de leurs instincts honnêtes et primitifs. On trouverait, dans l'histoire de la poésie, peu d'élégies plus touchantes et plus passionnées que celles qu'il écrivit pour elle. Pauvre Klopstock !

Fanny, l'orgueilleuse fille, daignait accepter avec hauteur ces hommages d'une affection profonde. Elle honorait Klopstock, elle estimait ce beau caractère; peut-être l'aimait-elle comme un frère, mais elle ne lui accorda jamais rien de plus. Qu'allait-il faire, hélas! dans cette galère de la poésie ?

Enfin le malheureux poète, fatigué, humilié de voir son exaltation se briser sans cesse contre une froideur insurmontable et contre des paroles gravement affectueuses, se décida à fuir ce supplice inconnu aux tourmenteurs jurés à l'époque de la *question*. Il partit pour retrouver son ami Bodmer. En 1750, il se rendit en Suisse où ses vers, lus avec enthousiasme, avaient obtenu le même succès qu'en Allemagne.

A Zurich, on lui fit une admirable réception. Dans tous les cantons qu'il visita on allait au-devant de lui, on lui prodiguait les témoignages les plus

flatteurs d'admiration et de respect. C'est du sein de cette nature agreste et imposante, parmi ces hommes libres, grâce à Guillaume Tell, qu'il sentit se réveiller en lui tous ses instincts de liberté et de patriotisme ; c'est là qu'il conçut l'idée de son chant de *Hermann*, et ses autres poèmes nationaux.

Cependant sa renommée allait grandissant. Le comte de Bernstorff parlait de lui au roi de Danemarck : un jour il reçut une lettre qui l'invitait à se rendre à Copenhague ; le roi lui accordait une pension annuelle de 400 thalers (environ 1,200 francs), afin de l'aider à achever son poème de la *Messiede*. Le poète accepta avec joie, et l'accueil qu'on lui fit à Copenhague fut, comme en Suisse, un triomphe. Mais, en passant à Hambourg, il avait connu une aimable jeune fille, enthousiaste des trois premiers chants de la *Messiede* ; Meta Moller était son nom, il l'appela plus tard *Cidli* dans ses vers. Il l'aimait, et souffrait de l'éloignement auquel le condamnait sa nouvelle destinée.

Enfin, en 1754, il revint à Hambourg et l'épousa. Ce fut là le plus beau jour de sa vie ; le poète, qui avait aimé la poésie par son imagination, par sa tête, par son cœur, avait donc atteint ce but si longtemps cherché, et que les dédains d'une enfant, gâtée sans doute par une pitoyable éducation, lui avaient fait manquer dans ses plus belles années. Mais ce bonheur, si ardemment désiré, ne dura pas. Quatre ans après, il conduisait Meta au tombeau, et avec elle l'enfant qu'elle lui avait donné.

Klopstock s'écrie dans son *Cantique de la mort* :

« Méprise donc les horreurs du trépas, ô mon esprit ! Il conduit à la lumière, ce chemin qui traverse la sombre vallée ; qu'il ne t'inspire donc plus aucun effroi ! le chemin qui traverse la sombre vallée te conduit dans le saint des saints. Le repos dont on jouit auprès de Dieu est impérissable, infini ; ce repos sera une source d'ineffables consolations pour les âmes délivrées des liens terrestres.

« Seigneur, Seigneur, j'ignore le moment où, mon œil venant à s'éteindre, tu m'appelleras au nombre de tes morts. L'éternelle nuit m'enlèvera peut-être avant que j'aie achevé cette prière, avant que mes lèvres aient fini de balbutier tes louanges. O mon Père, je remets mon âme entre tes mains ! entre tes mains, ô mon Père, ô mon Père !

« Le nombre de mes jours est peut-être considérable ; peut-être suis-je encore éloigné du but où brille la couronne ! Si je suis loin du terme de mon voyage, si mon enveloppe mortelle ne doit tomber que bien tard,

« permets, ô mon Père, permets que de bonnes actions m'accompagnent  
« devant le trône des éternités.

« O plaisir ! ô volupté pure, lorsque pour jouir entièrement de la pré-  
« sence du Seigneur, je l'adorerai dans son sanctuaire ; lorsque, exempt  
« désormais des souillures du péché, je prendrai place parmi les immortels,  
« et que je ne serai plus cet être composé de terre ! Saint ! Saint ! Saint !  
« reçois ce cantique, Seigneur ! Gloire et honneur à toi qui as été et qui  
« seras ! honneur à toi ! »

Le pauvre poète, resté seul au monde, dut chercher dans la poésie sa seule consolation : le cœur brisé, l'âme en peine, il se plongea de nouveau dans ses pieuses méditations et continua l'épopée chrétienne qu'il avait commencée. Le grand-duc de Bade l'appela auprès de lui en 1775 ; l'invitation était conçue dans les termes les plus flatteurs : Klopstock s'empressa d'y répondre. Mais le séjour de Carlsruhe ne pouvait lui plaire ; une seule idée le préoccupait, revoir les lieux où il avait connu, aimé et enseveli sa chère Méta. Il revint donc à Hambourg et s'y fixa.

L'état d'isolement dans lequel il se trouvait finit par lui peser. Aussi, sentant le besoin d'échapper aux ennuis de cette solitude, il épousa, quelques années après, M<sup>me</sup> de Winthem, femme déjà âgée, et il consacra le reste de sa vie à l'étude. Il put alors achever la *Messiede*, et il composa sa *Bataille de Hermann*.

A cette époque, la Révolution française éclata ; les principes de droit moral et d'émancipation avec lesquels elle s'annonçait gagnèrent le cœur de plusieurs grands hommes de l'Allemagne. Klopstock fut un des premiers à la chanter ; il reçut un jour de Paris, avec le titre de citoyen français, le diplôme de membre de l'Institut. Mais cette révolution se perdit dans d'horribles excès qui effrayèrent l'auteur de la *Messiede*, et il finit par la réprouver.

Klopstock passa ainsi douze années de sa vie enseveli dans le calme, dans la piété et dans la poésie : il était déjà vieux, cependant il avait conservé toute sa force de corps, toute sa vigueur d'esprit ; il pouvait travailler plusieurs heures de suite sans se reposer, et, l'hiver, on le voyait patiner sur la glace comme un jeune homme. Enfin, le 14 mars 1803, il s'endormit doucement ; la joie illuminait son front et ses lèvres murmuraient des prières. Une pompe inouïe accompagna ses funérailles, auxquelles toute la ville assista ; les cloches des églises sonnaient à toutes volées. Ses obsèques ressemblèrent à celles d'un roi, Klopstock était bien un grand roi de poésie. On institua en son honneur, à Quedlimbourg

et à Altona, une fête qui doit se célébrer tous les cent ans. Combien de poètes ne résisteront pas à ce siècle d'attente !

On a de Klopstock : *la Messiade*, en vingt chants ; un *Recueil d'odes* ; trois tragédies, *la Mort d'Adam*, *Salomon*, *David* ; des chants héroïques, qu'il appelait *Bardict*, savoir : *la Bataille de Hermann*, *Hermann et les princes*, *la Mort de Hermann*. Ces dernières poésies, en général assez froides, n'ont pas eu un grand succès ; cependant elles offrent d'incontestables beautés de style. Klopstock n'en est pas moins un des plus grands poètes épiques des temps modernes, et l'un des poètes lyriques les plus distingués qui aient jamais existé. Grâce à sa *Messiade*, il est digne d'être placé à côté de Milton et bien au-dessus de Voltaire ; grâce à ses *odes*, il n'a rien à envier aux plus célèbres lyriques de l'antiquité. Sa manière est à la fois pleine de fermeté et d'enthousiasme, d'énergie et de grâce. Il a créé dans la littérature allemande un style poétique, dont il n'a trouvé nulle part le modèle, et dans lequel il n'a point eu de rivaux. C'est un des écrivains qui ont approfondi avec le plus de succès la langue allemande, si riche, si variée ; aussi a-t-il fait le désespoir de tous ses traducteurs.

S'il ne s'était pas acquis une si légitime réputation comme poète, il eût pu s'en faire une comme critique par ses *Fragments sur la langue et la poésie*, par son livre de *la République des lettres*, et par ses *Entretiens grammaticaux*. A toutes ces hautes facultés Klopstock joignait la noblesse, la générosité et l'indépendance du caractère. Nul poète, mieux que lui, n'a mis son existence en harmonie avec la pureté de ses conceptions. Nul poète, plus que lui, n'a excité dans l'âme de son lecteur un sentiment d'amour et de vénération.

Avions-nous tort de dire en commençant que Klopstock s'efforça de mettre la poésie en pratique, et nous blâmera-t-on de l'avoir appelé le *vrai poète* ?

A.-L. RAVERGIE.



### ÉNIGME HISTORIQUE.

A quelle époque et à quel fait remonte, en France, l'institution des gardes du corps près la personne de nos rois ?



## BEAUX-ARTS.



## LA LITHOGRAPHIE.

Hier, j'étais seule et je songeais à vous, Mesdemoiselles, me demandant de quel sujet nouveau je pourrais vous entretenir; sur quelle histoire de l'humanité ou de la nature, des hommes ou des choses, j'appellerais votre attention, lorsque mon regard tomba sur une petite lithographie dépourvue d'intérêt pour tout autre, mais à laquelle je tiens beaucoup, parce qu'elle représente avec une vérité frappante une vue de mon pays. Vous ne savez peut-être pas le bonheur que donnent ces riens si précieux du souvenir? votre passé et votre présent se ressemblent trop encore pour ne pas se confondre dans votre esprit; et l'avenir, rêve d'or de votre âge, ne vous parle ni d'exil, ni d'abandon. Vous l'apprendrez un jour: si heureux que soit l'âge mur, l'enfance y jette les reflets de ses souvenirs remplis à la fois de tristesse et de charmes, de regrets et de bonheur, de joie et de mélancolie. Et alors, vous comprendrez qu'en regardant ma petite lithographie je me sente portée par un sentiment tout sympathique vers celui qui inventa cet art, et que mes lèvres redisent avec reconnaissance le nom d'Aloys Senefelder.

Pourquoi ne vous dirais-je pas son histoire? pourquoi l'inventeur de la lithographie, le travailleur persévérant et infatigable, le modeste artisan de génie n'aurait-il point droit à votre intérêt comme le poète, le conquérant, l'homme aux actions ou aux œuvres brillantes? En face de Dieu, le plus grand est celui qui se rend le plus utile à l'humanité: Senefelder ne sera pas un des petits.

Vous savez que la lithographie est l'art de dessiner sur la pierre, à la plume ou au crayon, des représentations de toute nature, qui peuvent ensuite être reproduites sur le papier, les étoffes et même sur le bois, par la voie de l'impression. Cette découverte repose entièrement sur deux principes chimiques: d'abord sur la propriété que possède la pierre calcaire de s'imbibber de graisse et d'eau; puis, sur l'antipathie que la graisse et l'eau ont l'une pour l'autre. La pierre de Munich est celle qu'on préfère pour la lithographie; cependant, on en trouve de bonnes en France, près de Châteauroux. Cette pierre doit être un carbonate de chaux presque pur.

Rien de plus simple que le procédé lithographique ; mais j'ai besoin de cette petite explication pour vous amener à bien comprendre la manière dont le hasard le fit découvrir tout à coup à Senefelder, qui le cherchait depuis longtemps.

Quand on a tracé un dessin sur la pierre avec le crayon gras, il suffit, pour obtenir des épreuves, de laver chaque fois la pierre avec de l'eau qui s'infiltré partout où le crayon n'a point touché, et d'y passer un rouleau chargé d'une encre spéciale. Cette encre excessivement grasse s'applique et s'étend sur le dessin tracé par le crayon gras, tandis qu'elle est repoussée de toutes les parties que l'eau a pénétrées.

L'art de la lithographie se compose de l'écriture et du dessin, confiés à l'artiste ; de l'impression, qui regarde l'ouvrier. On dessine à rebours sur la pierre, comme on ferait sur du papier, en la préservant de tout frottement et en évitant d'y laisser tomber aucune matière étrangère. Pour fixer le dessin, l'ouvrier l'arrose d'un mélange d'eau et d'acide nitrique qui décompose le corps savonneux du crayon et le rend insoluble à l'eau.

Telles sont les lois si simples et si faciles pour nous de la lithographie. Nous allons voir maintenant ce que leur découverte a coûté de travail, de sueurs, de misère et de persévérance douloureuses à leur inventeur avant qu'il ait obtenu le succès.

Aloys Senefelder naquit à Prague, en 1771 ; il était fils d'un comédien, qui l'amena de bonne heure à Munich et lui fit étudier, contre sa vocation, le droit à l'Université de Göttingue. Mais bientôt, ayant perdu son père, la carrière du théâtre fut son unique ressource. Ses débuts y furent malheureux ; on le rejeta parmi les comparses. Ne gagnant pas assez pour vivre, il essaya de se faire auteur. Sa vocation n'était pas celle-ci encore : il lutta vainement contre une fatalité dont il ne devinait point la cause, et tomba de nouveau à l'entrée de ce chemin qui ne devait pas lui être ouvert. Deux comédies en vers, qu'il parvint à faire jouer, furent sifflées ; il ne trouva point de libraires qui voulussent les éditer.

A ce nouveau malheur, il dut sa découverte et sa gloire : c'est ainsi que Dieu laisse errer souvent sur la route aride et détournée des épreuves le génie qu'il veut conduire sûrement dans la voie de l'immortalité.

Pauvre et isolé, sans ressource et sans appui, Aloys ne se découragea point. Quand la nécessité n'ôte pas le courage, elle mène à l'industrie : c'est ce qui arriva pour Senefelder.

Voulant épargner sa bourse presque vide, il résolut de se faire lui-même son imprimeur. D'abord, il essaya de la gravure à l'eau-forte sur des plan-

ches de cuivre; mais n'ayant pu parvenir à donner le poli convenable à ces planches, du reste trop coûteuses pour lui, il imagina d'y substituer les pierres calcaires qu'on trouve en Allemagne dans les carrières de Solenhofen, et que la finesse de leur grain rend plus faciles à travailler.

Il essaya longtemps sans résultat et sans découragement, sinon sans fatigues. Puis, quelques épreuves couronnées de succès lui apportèrent l'espérance, cette lumière céleste qui centuple les forces et grandit les facultés. Malheureusement, le cercle étroit de ses ressources le forçait à restreindre celui de ses essais.

Tant de persévérance, tant d'efforts ne pouvaient cependant rester infructueux; un hasard providentiel lui apporta la surprise d'un résultat au moment peut-être où il l'attendait le moins.

Sa mère vint un jour, au moment où il achevait de préparer une pierre, le prier d'écrire le mémoire du linge qu'elle voulait donner à sa blanchisseuse. Aloys quitte son travail avec empressement; il cherche de l'encre, elle avait séché dans son encrier; du papier, il venait de sacrifier sa dernière feuille à écrire ses remarques et ses expériences. Dieu qui le voit, comme il l'a vu chaque jour, et veut mettre un terme à ses longues épreuves, lui inspire un expédient: il écrit sur sa pierre polie, en se servant d'une encre chimique qu'il avait composée avec de la cire, du savon et du noir de fumée. Puis, curieux de savoir ce que deviendront les caractères qu'il a tracés, il lave la pierre avec un mélange d'eau-forte et d'eau; l'acide ronge les parties que l'encre grasse n'a pas touchées, les lettres restent en relief. Senefelder touche au but désiré de ses travaux et de ses veilles! Il charge d'encre les caractères avec un tampon de son invention, et obtient une épreuve parfaite du mémoire de sa blanchisseuse. La lithographie est découverte.

L'œuvre du génie était accomplie, celle de l'humanité ne l'était pas. Il fallait d'ailleurs, avant de répandre sa découverte, que Senefelder inventât un rouleau et une presse, pour faciliter le tirage sur pierre. Aussi riche de pensées, aussi avide de désir que dénué de ressources, Aloys dut ajourner encore la réalisation de ses espérances. Mais pour arriver un jour, il fallait vivre, et l'invention inconnue qui devait bientôt occuper toute l'Europe ne pouvait donner un morceau de pain à son auteur.

Le pauvre artiste, à bout d'expédients, voulut se vendre comme remplaçant militaire: il était étranger, cette dernière ressource du désespoir lui fut ravie; il ne put se faire recevoir simple soldat par les autorités militaires de la Bavière.

La volonté fait des miracles comme la foi: Aloys voulut vivre et vécut.

Quelques copies de musique lui procurèrent le pain nécessaire pour cela. Bientôt, il essaya d'appliquer son procédé à l'impression des partitions qu'on lui confiait; mais seul, il n'arrivait à rien. Sûr de réussir s'il était aidé, il s'adressa à Gleidner, directeur de la musique de la cour, qui comprit son plan, l'adopta et fonda avec l'inventeur une imprimerie musicale. Quelques légers bénéfices furent le résultat de cette association, et Aloys put sortir de l'état précaire dans lequel il languissait depuis si longtemps. Bientôt un marchand de musique, nommé Falter, vint au secours des deux associés et se chargea des frais d'une presse construite sur un dessin de Senefelder, devenu mécanicien par nécessité.

A partir de ce moment, l'entreprise marche à souhait; la partition imprimée d'un opéra de Mozart, trouvée magnifique par les connaisseurs, lui acquiert une certaine célébrité.

Senefelder, délivré de ces petites inquiétudes de chaque jour, qui fatiguent et rapetissent la pensée, court de découverte en découverte: il dessine sur pierre des images et des ornements pour livres de piété destinés au peuple; aussi ignorant du dessin que de la mécanique, il réussit dans l'un comme dans l'autre; et bientôt, il reproduit les tableaux mêmes des grands maîtres. Peu de temps après, il découvre le procédé du transport sur pierre des vieux livres et des vieilles gravures, opération que l'on pratique aujourd'hui avec succès.

Ces perfectionnements successifs, en lui permettant de donner plus d'extension à son établissement, lui ouvrent le chemin des honneurs et de la fortune. En 1799, le roi Maximilien-Joseph se déclare le protecteur de Senefelder et de son invention; il lui accorde un privilège exclusif pour l'exploitation de son procédé pendant quinze ans. En même temps, un riche éditeur de musique, André d'Offenbach, voulant se faire initier à cette grande découverte, paye généreusement le secret de l'inventeur.

Aloys, appelé à Vienne, y fonde une imprimerie avec un nouveau privilège de l'empereur d'Autriche; de retour à Munich, il dirige, avec le baron d'Arein, un établissement d'où sortirent, pendant les trois années que dura cette illustre association, ces belles collections de dessins d'après Albert Durer et Raphaël, qui font époque dans l'histoire de la lithographie. En 1809, il est nommé directeur d'un atelier que le roi de Bavière élève pour l'impression des actes officiels du royaume. C'est à cette époque que Senefelder compose son important ouvrage: *L'Art de la lithographie*.

Ainsi le pauvre artiste, dont la jeunesse a passé si triste et si malheureuse, est un exemple de plus de ce que peuvent chez l'homme la volonté

et la persévérance, vertus sans lesquelles le génie lui-même ne peut rien.

A cette époque son invention était déjà connue, son nom devenu populaire dans toute l'Europe. En France, l'art de la lithographie eut peine à se faire jour; le comte de Lasteyrie fut le premier qui songea aux avantages que son pays pourrait en retirer. Il fit plusieurs voyages en Allemagne pour recueillir des renseignements et naturaliser chez nous l'invention de Senefelder. Cependant, malgré l'hommage que fit M. Manlich à l'Institut d'un choix d'estampes lithographiées d'après Albert Durer et Raphaël; malgré celui de M. Thiersch au même corps d'une collection remarquable des portraits des plus célèbres artistes allemands, le ministre refusa à M. Manlich l'autorisation nécessaire pour fonder un établissement lithographique à Paris.

Alors, M. de Lasteyrie poussa le zèle jusqu'à s'astreindre aux travaux d'un simple ouvrier. Après avoir passé plusieurs mois et sacrifié des sommes considérables à l'étude et au perfectionnement de l'art, il établit à Paris une imprimerie. Un recueil de lettres inédites et autographes de Henri IV, avec un portrait de ce roi, valut à M. de Lasteyrie deux brevets d'honneur et l'offre d'un privilège exclusif pour toute la France, privilège qu'il refusa généreusement.

Enfin, le gouvernement voulant, mais un peu tard, joindre ses efforts à ceux des autres, donna à M. Marcel de Serres la mission de parcourir l'Allemagne pour s'initier dans tous les secrets de la lithographie. A partir de 1818 l'autorité délivra beaucoup de brevets d'imprimeur; le nombre s'en accrut jusqu'en 1830, époque à laquelle la découverte de Senefelder prit une extension de plus en plus croissante. Aujourd'hui, chaque ville un peu importante a son établissement lithographique.

Cet art, reçu en France à ses débuts avec tant de difficultés, devint un engouement parmi les artistes et les amateurs; les premiers, satisfaits de voir se reproduire leurs compositions les plus fantastiques sans le secours d'une main étrangère et comme par enchantement; les seconds, heureux de posséder à bas prix un ouvrage sorti de la main d'un maître.

La lithographie a, pour ainsi dire, créé la caricature; pour la musique, elle a l'avantage de ne pas salir les doigts lorsqu'on les passe dessus; elle restera aussi comme modèle de dessin pour la figure, l'ornement, le paysage. Mais, on doit avouer qu'elle manque de sévérité dans les grandes choses et de finesse dans les petites. Si elle séduit le vulgaire, elle choque souvent le connaisseur; et c'est toujours à tort qu'elle remplace la gravure d'encadrement et la vignette des livres.

Quoique l'engouement soit un peu passé, on ne peut nier l'influence exercée par la découverte d'Aloys sur le goût du dessin en France. Aujourd'hui, la lithographie est répandue, non-seulement en France et en Allemagne, mais en Angleterre, en Belgique, et même en Russie. De toutes les contrées de l'Europe, c'est en Prusse, et surtout à Berlin qu'elle a acquis une supériorité incontestable au point de vue de l'art.

Le père de la lithographie, Aloys Senefelder, mourut à Munich en 1834. On songe avec bonheur que la fin de sa vie a été la juste compensation de longues années de misère et de souffrance, et qu'il termina sa carrière dans une position brillante, plus heureux que tant de génies, de grands hommes, dont la seule récompense a été, au dernier jour, la pensée du bien qu'ils ont fait, l'espérance de la réparation et de l'immortalité.

M<sup>me</sup> DÉsirÉ MARTIN.



## MŒURS ET COUTUMES.



### JOURNAL DE VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE.

Ce sont de graves et solennelles circonstances que celles qui viennent subitement nous arracher du sein d'une famille adorée, pour nous transporter sur des rives étrangères, loin de notre patrie, de nos parents, de tous ceux qui nous aiment !... Vous, heureuses jeunes filles, qui n'avez jamais quitté le foyer maternel, vous ne savez pas ce qu'il en coûte de larmes et de regrets !

C'était au mois de septembre de l'année 1848, une foule curieuse encombrait la jetée du Havre ; la mer était couverte de plusieurs vaisseaux prêts à mettre à la voile pour l'Amérique.

Une goëlette excitait surtout l'intérêt du public ; ses mâts sans voiles, son attitude tranquille eussent pu la faire croire abandonnée, et déjà la foule se livrait à des suppositions plus ou moins vraisemblables, lorsqu'un coup de sifflet aigu fit cesser l'impatience de la foule. En un instant le pont fut couvert des hommes de l'équipage, les voiles se déplièrent ; un vent favorable vint les agiter, et la goëlette sortit majestueuse et fière du port : l'*Eclair* allait faire voile vers la Californie !

Pendant que la foule se répandait en tous sens dans les rues tortueuses

du Havre, en se faisant part réciproquement des diverses émotions qu'elle éprouvait, plusieurs voyageurs attendaient l'heure de départ de leur navire, en déjeunant silencieusement à l'hôtel de la Marine.

Dans une des salles les plus reculées, un homme d'un âge avancé était assis à côté d'une jeune et charmante fille de dix-sept ans environ; à l'air de sollicitude avec lequel le vieillard jetait, de temps à autre, un regard sur l'enfant, on pouvait juger qu'il était son père.

M. Durmont (ainsi se nommait le vieillard) se hâta de fermer soigneusement plusieurs malles qui devaient faire croire à un long voyage, paya sa dépense, donna des ordres pour que ses bagages fussent conduits à bord de l'*Eclair*, et, faisant signe à la jeune fille de le suivre, tous deux s'acheminèrent d'un pas triste et pensif vers l'église.

Pendant quelques instants ils restèrent recueillis devant l'image de la Vierge; Ida, c'était le nom de la jeune fille, jeta un dernier regard vers l'Eternel maître de nos destinées, éleva ses mains vers lui, puis, se retournant vers le vieillard, se jeta dans ses bras en sanglotant!...

M. Durmont pencha la tête sur sa poitrine, serra la jeune fille sur son cœur. — Non, s'écria-t-il, Dieu est bon et juste, il mettra un terme à nos malheurs... Ida! ton dévouement sera récompensé.

Tous deux sortirent de l'église l'âme navrée et pleine de douloureuses émotions; ils s'acheminèrent en silence vers le port, car le navire devait partir à deux heures.

M. Durmont avait soixante ans; sa figure était belle, mais le malheur y avait laissé son empreinte, et la pâleur de son teint disait tout un passé d'amertume et de souffrances. Le sort avait été cruel à son égard: marié et père de quatre enfants qu'il chérissait également, il avait vu s'écrouler par de fausses spéculations tout ce qu'il possédait. Resté sans ressource, trop vieux déjà pour occuper fructueusement un emploi, il s'était laissé séduire par l'espoir de rétablir la fortune de ses enfants, et, à l'âge de soixante ans, il n'avait pas balancé à se mettre en route vers cette riche contrée tant célébrée, qui devait devenir l'Eldorado pour quelques-uns et le tombeau d'un grand nombre, la Californie!

Deux heures allaient sonner lorsque M. Durmont et sa fille arrivèrent au port, c'était l'heure où l'*Eclair* devait partir; mais quels ne furent pas leur étonnement et leur désappointement lorsqu'ils n'aperçurent plus le navire! Le capitaine, profitant du premier mouvement de la marée, était sorti du port.

Ida ne put retenir un mouvement joyeux; peut-être son père allait-il

renoncer à son périlleux voyage ! Elle allait revoir sa bonne mère, dont les larmes lui pesaient encore sur le cœur, ses frères, sa sœur ; revoir Paris, sa ville natale, qu'elle quittait pour longtemps, pour toujours peut-être !

Mais un batelier s'avancait dans une étroite et longue nacelle : — Voulez-vous, dit-il à M. Durmont, rejoindre le vaisseau ? Je suis Pierre, le plus fort rameur du Havre, je suis certain de vous déposer à bord avant une heure ?

Ida sentit son cœur se serrer et ses yeux se mouiller de larmes ; elle venait de perdre sa dernière espérance. Honteuse de sa faiblesse, elle reprit du courage : où donc serait le dévouement, se dit-elle, s'il ne me coûtait pas des douleurs !

Tous deux montèrent dans la barque et gagnèrent le large. Quand Ida se vit en pleine mer sur cette frêle embarcation, un sentiment inconnu, nouveau, s'empara d'elle ; à la vue de l'Océan, ses yeux se remplirent de larmes, une sainte admiration la saisit, son âme s'élevait vers le ciel, elle grandissait à ce beau spectacle de la nature ; muette d'extase, elle serrait la main de son père... Les flots semblaient à chaque instant devoir renverser la fragile nacelle, et cependant Ida, si craintive, si timide, bravait la mort et courait heureuse au-devant du danger. Son père, qui lisait dans sa pensée, la regardait en silence, n'osant interrompre une aussi douce extase !

Le batelier avait tenu parole, et, tout joyeux de sa vigoureuse adresse, en s'éloignant il entonna, d'une voix sonore et vibrante, une chanson de gondolier qui ne manquait ni de verve ni d'originalité, et que nos deux voyageurs eussent écoutée avec plaisir, si leur cœur eût pu être accessible, en cet instant, à tout autre sentiment qu'à la douleur et aux regrets...

*(La fin au prochain numéro.)*

M<sup>me</sup> LOUISE LENEVEUX.



## LITTÉRATURE ANGLAISE.

(POÉSIE.)



EN VOYANT BOITER UN LIÈVRE BLESSÉ QU'UN HOMME VENAIT DE TIRER.

Homme inhumain ! maudite soit ton adresse barbare, et puisses-tu perdre ton œil avide de meurtre ! Que la pitié jamais ne soulage par des soupirs ton âme oppressée, que jamais le plaisir ne réjouisse ton cœur féroce !

Va vivre, pauvre lièvre, vagabond des bois et des champs, achève le peu

de vie qui te reste; désormais tu ne trouveras plus ni gîte, ni nourriture, ni joyeux ébats dans les buissons épais et dans les plaines verdoyantes.

Au lieu du lit de repos accoutumé, cherche maintenant ton lit de mort; les joncs protecteurs gémiront sur ta tête et la terre froide portera l'empreinte de ta poitrine sanglante.

Près des rives sinueuses du Nith, souvent, soit dans le calme du soir, soit à l'aube joyeuse du matin, tu me manqueras; je ne te verrai plus jouer dans la soirée; je maudirai le misérable qui t'a visé et je pleurerai ta fin malheureuse !

BURNS.



## POÉSIE.



### L'ANGE DU PARDON.

Il est au pied du Christ, à côté de sa Mère,  
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,  
Un frère adolescent de ceux que Raphaël  
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble à peine effleure sa paupière,  
Sa voix ne s'unit plus au cantique éternel;  
Mais son regard plus tendre et presque maternel  
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour, esprit consolateur,  
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,  
Par lui du repentir les larmes sont comptées;

Car de pitié sainte il a reçu le don;  
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,  
Et ce doux Séraphin se nomme : *le Pardon.*

ANTOINE DELATOUR.



## DES DEVOISELLES.

### RÉCRÉATIONS.

## FRÈRE ET SOEUR.

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

#### PERSONNAGES.

CLAUDIO, petit Savoyard.  
LA CATARINA, prima donna.  
GINA,  
FIAMMA, } fleuristes.  
CARLOTTA, }

CHOEUR D'OUVRIÈRES EN FLEURS.

Un atelier de jeunes filles fleuristes,  
à Milan. Une cheminée.

#### SCÈNE I<sup>re</sup>.

GINA, LES OUVRIÈRES  
(*Au lever du rideau, elles sont toutes au travail; Gina à une table séparée.*)

CHOEUR.

Travaillons, travaillons encore;  
En chantant, travaillons, mes sœurs;  
Sous nos doigts faisons vite éclore  
Des moissons de riantes fleurs.

GINA.

Attachons la rose à sa tige;  
Imitons, dans notre art charmant,  
La nature et son doux prestige,  
Et toujours redisons gaiement :  
Travaillons, travaillons encore, etc.

GINA. — Pourtant, mesdemoiselles,  
tâchez de ne pas trop vous écouter en  
chantant : cela vous retarderait dans  
votre ouvrage, et nous n'avons pas trop  
de temps jusqu'à ce soir pour achever  
la parure de la signora Catarina.

PREMIÈRE OUVRIÈRE (CARLOTTA). — Pour  
ma part, il me suffit de me rappeler  
que je travaille à la coiffure de la grande  
prima donna pour me donner bon cou-  
rage!... Je l'aime tant, l'illustre ar-  
tiste!...

PLUSIEURS VOIX. — Et moi ! et moi ! et  
moi !

GINA. — Rappelez-vous aussi que ce  
soir, à la Scala, la Catarina chantera  
pour les pauvres : vous travaillez donc  
aussi en ce moment pour les pauvres,  
mesdemoiselles... indirectement.

DEUXIÈME OUVRIÈRE (FIAMMA). — Et tout  
Milan sera à la Scala, la Catarina est  
tant aimée!...

CARLOTTA. — Elle est tant aimée, que  
ce soir les pauvres vont devenir riches!

GINA. — Les beaux privilèges que ceux  
que donne le génie!... Mais le génie ne  
brille pas sans le travail... Travaillez  
donc, mesdemoiselles; ne vous ralen-  
tissez pas, et tâchez de mettre un peu  
du génie des fleuristes dans la parure  
de la Catarina. (*Moment de silence.*)

FIAMMA. — Ne dit-on pas que la Cata-  
rina est d'une origine fort obscure,  
qu'elle est née de pauvres gens dans les  
montagnes de la Savoie?...

GINA. — C'est vrai, mesdemoiselles;  
et c'est là un éloge pour la prima donna.  
— Maintenant, pour vous animer au  
travail, voulez-vous que je vous dise  
quelque ballade?

CARLOTTA. — Oui, oui... *Robin des bois*,  
par exemple.

GINA. — Eh bien ! mes chères filles,  
je commence sans me faire prier.

#### BALLADE.

Déjà le soir couvre la plaine,  
Et l'étoile se cache aux cieux ;  
De la cloche lointaine  
Sonne l'airain pieux !

Du vent, dans le bois sombre,  
Gémit la sourde voix...  
Chasseurs, là-bas dans l'ombre,  
Passe Robin des bois !

L'oiseau se tait sous le feuillage,  
Et le chevreuil tremblant s'enfuit;  
Dans l'air gronde l'orage,  
L'éclair sinistre luit!

Du vent, dans le bois sombre,  
Gémit la sourde voix...  
Chasseurs, là-bas dans l'ombre,  
Passe Robin des bois!

La nuit, il vient sur la bruyère,  
Appelant à lui les démons :  
Il rit quand le tonnerre  
Roule au sommet des monts!

Du vent, dans le bois sombre, etc.

## SCÈNE II.

GINA, LES FLEURISTES, CLAUDIO.

(Aux dernières mesures de la ballade, on voit sortir de la cheminée et rouler dans l'atelier, au milieu de la poussière, un être entièrement noir, avec des yeux très-vifs et des dents très-blanches. — A cette apparition, les ouvrières se lèvent en tumulte, et se serrent les unes contre les autres tout épouvantées.)

TOUTES. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

CARLOTTA. — Le voilà!... c'est le démon!... c'est lui!

TOUTES. — Oui, c'est lui!... le démon! c'est le démon!...

GINA. — Allons donc, mesdemoiselles, que signifie?...

CLAUDIO, se secouant et s'avançant dans l'atelier. — Pardon, mesdemoiselles, si...

FIAMMA. — Ne m'approchez pas!... Au nom du Ciel, ne m'approchez pas!...

TOUTES. — Retirez-vous, démon; laissez-nous!

GINA, qui a regardé Claudio de plus près. — Rassurez-vous, mesdemoiselles, ce n'est pas le démon!... c'est un pauvre petit ramoneur!

CLAUDIO. — Oui, madame; oui, mesdemoiselles!... Voilà ce que je suis!... ne craignez rien!...

PLUSIEURS VOIX. — Ah! quelle peur j'ai eue!...

GINA. — Et reprenez vos places, mes enfants!... A l'ouvrage! (On obéit.) Et toi, mon enfant, dis-nous pourquoi et comment tu arrives ainsi chez nous?

CLAUDIO. — C'est bien simple, madame!... Les cheminées se confondent parfois au faite des maisons. En croyant remettre le pied dans celle que je viens de ramoner, j'ai mis le pied dans votre cheminée; et, comme elle est plus large que l'autre, j'ai perdu l'équilibre, et je suis tombé chez vous... Pardonnez-moi.

GINA. — De grand cœur, mon enfant! bien que tu aies effrayé ces demoiselles, comme si elles avaient sujet de craindre les démons. — Tu ne t'es pas fait mal, mon ami?

CLAUDIO. — Non, bonne madame. Il m'arrive quelquefois de ces choses-là, quand je me laisse aller aux distractions, en rêvant à mon pays, à mes montagnes, à mon hameau.

GINA. — Tu l'aimes donc bien, ton pays? — Pourquoi l'as-tu quitté?

CLAUDIO. — Il faut gagner sa vie, bonne signora!

## LA ROMANCE DE CLAUDIO.

## I.

Des monts de la Savoie  
Pauvre petit enfant,  
Je vais où Dieu m'envoie  
Travailler en chantant :  
Ah! donnez-moi, mesdames,  
A gagner quelques sous ;  
Je prierai bien pour vous  
Le Dieu des bonnes âmes,  
Dont le cœur est si doux!

## REFRAIN.

Je vous le dis tout bas,  
Les gros sous que je gagne,  
C'est pour aller là-bas,  
En marchant à grands pas,  
Retrouver ma montagne,  
Là-bas! là-bas! là-bas!

(Reprise en chœur par les fleuristes.)

Le pauvre enfant, hélas!  
Le peu d'argent qu'il gagne,  
C'est pour aller là-bas,  
En marchant à grands pas,  
Retrouver sa montagne,  
Là-bas! là-bas! là-bas!

## II.

Dans ma pauvre chaumière  
En partant j'ai laissé  
Une famille entière...  
Et le temps a passé!

Mais, hélas! du village  
Mes parents sont partis :  
Les uns sont à Paris,  
Les autres en voyage,  
Le reste... au paradis!

REFRAIN.

Je les pleure tout bas,  
Et les sous que je gagne,  
C'est pour aller là-bas  
Pleurer sur la montagne...  
Là-bas! là-bas! là-bas!

(Reprise en chœur par les fleuristes.)

Le pauvre enfant, hélas!  
Le peu d'argent qu'il gagne,  
C'est pour aller là-bas  
Pleurer sur sa montagne,  
Là-bas! là-bas! là-bas!

GINA. — Pauvre petit, il m'a mis les larmes aux yeux!...

LES FLEURISTES, l'une après l'autre. — Et à moi! Et à moi! Et à moi!

CARLOTTA. — Il me vient une idée, à moi, mes compagnes : si nous aidions ce pauvre petit diable à aller revoir un peu plus tôt son pays, et si...

FIAMMA. — Et si nous faisons une quête entre nous? La voilà, n'est-ce pas, ton idée? J'en prends la moitié de ton idée... et je l'exécute, ton idée... (Se levant et allant à ses compagnes.) Mesdemoiselles, la charité, s'il vous plaît.

GINA. — Signora Fiamma, reprenez donc votre place. L'idée est venue d'abord à Carlotta, c'est bien le moins qu'elle ait la joie de l'accomplir.

CARLOTTA, se levant et quêtant : — Mesdemoiselles, pour le diable, s'il vous plaît!...

TOUTES, chacune à son tour. — Voici! Voilà! Tiens, Carlotta.

GINA, mettant à son tour. — Bravo, mesdemoiselles. (A Claudio.) Tiens, petit, voilà pour la peur que tu nous as faite. — Va, et quand tu feras ta prière, n'oublie pas les ouvrières en fleurs.

CLAUDIO. — Oh! merci, signora! merci, mesdemoiselles!... Quand vous aurez des cheminées à ramoner, appelez Claudio, il les rendra plus belles que des salons!... Merci! merci! et soyez bénies de Dieu! (Il s'en va tout en chantant.)

## SCÈNE III.

LES FLEURISTES, GINA, puis LA CATARINA.

(A volonté, reprise du premier chœur.)

Travaillons, travaillons, mes sœurs, etc.

GINA. — Voilà bien des distractions pour un jour d'ouvrage pressé! Pourvu que la Catarina n'attende pas après sa couronne! Le spectacle serait forcé d'attendre la Catarina; le public attendrait le spectacle, et les pauvres attendraient peut-être...

FIAMMA. — Rassurez-vous, signora, voici que j'ai fini ma tâche.

CARLOTTA. — Et moi aussi.

LES AUTRES OUVRIÈRES. — Et moi aussi.

GINA. — Cela se trouve à merveille! car je vois la signora Catarina descendre de voiture devant notre magasin.

TOUTES, confusément. — La signora! Quoi! Elle-même!... La prima donna!

LA CATARINA, entrant. — Bonjour, Gina; bonjour, mesdemoiselles!

GINA ET LES FLEURISTES, saluant. — Signora!...

LA CATARINA. — Et ma couronne! Et mon volant! Et mon bouquet!

GINA. — Il paraît que tout cela est terminé, à ce que disent ces demoiselles qui ont travaillé pour vous avec un zèle incroyable.

LA CATARINA. — Vraiment? Ah! mais cela me rend fière, savez-vous!... Mais voyons, voyons, que j'admire tout cela. Quand il s'agit des pauvres, d'ailleurs, on a bien le droit d'être un peu coquette!

CARLOTTA. — Voici le bouquet, signora.

FIAMMA. — Signora, voici la couronne.

LES AUTRES. — Et voici le volant, signora.

LA CATARINA. — Mon Dieu! que c'est joli!... Comme tout cela est frais, gracieux, et heureusement imité!... Mesdemoiselles, recevez mes compliments; vous faites à la nature une concurrence qui doit la rendre jalouse.

GINA. — Voilà que la signora va me gâter mes ouvrières en leur donnant de

l'orgueil!... La nature, qui fait de plus belles fleurs, n'en est pas plus orgueilleuse pour ça!

LA CATARINA. — C'est que je suis ravie, Gina!... Voyons, mesdemoiselles, dites-moi ce que je pourrais bien faire pour vous remercier un peu. (*A Fiamma.*) Parle, toi, cara mia; je vois ta langue danser entre tes lèvres.

FIAMMA. — Eh bien! j'ose parler, signora. Voici: ce soir, tous les gens riches de Milan auront le bonheur de vous entendre à la Scala; nous qui ne sommes pas riches, et qui pourtant venons de donner aussi aux pauvres, là, il y a un instant, nous n'aurons pas le même bonheur! Cependant, nous ne manquons pas d'oreille...

GINA. — Ni de langue.

LA CATARINA. — Eh bien! signora *Fine oreille, dona Fine langue.*

FIAMMA. — Eh bien! signora, si vous vouliez nous chanter ici un air quelconque de votre répertoire... *la Fille du contrebandier*, par exemple... nous aurions notre part de la fête.

TOUTES. — Oui, oui... un air, signora, de grâce!...

LA CATARINA. — Ma couronne me va si bien, mon bouquet est si coquet, et la solliciteuse sollicite si bien que j'aurais mauvaise grâce à refuser!... Voici donc l'air de *la Fille du contrebandier*. Ecoutez, gentil public.

AIR :

RÉCITATIF.

Hélas! il ne vient pas!... mon cœur se déses-  
[père!  
Du danger, cette nuit, il n'est pas triomphant!  
Ne te verrai-je plus, ô mon père, mon père!  
As-tu quitté pour jamais ton enfant?

ANDANTE.

Vais-je rester seule sur terre,  
Sans nul secours, sans nul soutien?  
J'avais déjà pleuré ma mère,  
Faut-il pleurer mon dernier bien?

N'irai-je plus le soir t'attendre,  
Mon père, ô toi, mon seul appui!  
Ne dois-je plus jamais entendre  
De ton retour le chant béni?

Je vais rester seule sur terre,  
Sans avenir et sans soutien;  
Après avoir pleuré ma mère,  
Il faut pleurer mon dernier bien!

AGITATO.

Qu'entends-je?... C'est mon père!... Il accourt  
[en chantant!...  
Le Ciel a pris pitié de mon cruel tourment!

ALLEGRO.

Instant plein de charmes!  
Moment enchanteur!  
Séchez-vous, mes larmes,  
Calme-toi, mon cœur!

Auprès de mon père  
Désormais je veux,  
Désormais j'espère  
Vivre, dans ces lieux,  
Des jours bien heureux.

GINA ET LES FLEURISTES. — Bravo! Brava!  
Bravo!... (*Elles lui jettent toutes les fleurs qu'elles ont sous la main. A ce moment, on voit reparaître le petit Claudio.*)

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAUDIO.

FIAMMA. — Ah! encore le petit ramonneur! As-tu oublié quelque chose, mon ami?

CARLOTTA. — Ta canne ou ton portefeuille? Ta montre, ton lorgnon, ton flacon?

CLAUDIO. — Non, mesdemoiselles, non, je n'ai rien oublié; je ne viens chercher rien; au contraire, je rapporte...

LA CATARINA, à part. — Il me semble que je connais cette voix...

GINA. — Et que rapporte-t-il, cet enfant? Est-ce la langue d'une de ces demoiselles qui se serait perdue? ce qui m'étonnerait beaucoup!

CLAUDIO. — Ma bonne dame, c'est une petite pièce d'or que là, tantôt, en achevant cette quête entreprise pour moi, vous m'avez donnée par mégarde, et croyant sans doute ne me donner qu'une petite pièce d'argent... Reprenez-la!

GINA. — Garde-la, mon ami, c'est avec intention que je te l'ai donnée... (*Se tournant vers la Catarina.*) Vous avez

entendu, signora!... Que dites-vous de ce scrupule de probité?

LA CATARINA. — Je dis que c'est charmant! et que ce petit n'est pas si diable qu'il est noir.

CLAUDIO, *à part*. — Cette voix, je ne sais pourquoi, me fait battre le cœur!

LA CATARINA, *s'approchant*. — Tiens, petit, voilà une autre pièce d'or, et je te prie de ne pas me la rapporter... (*Le regardant avec plus d'attention.*) Mais sous la suie qui obscurcit ce visage, il me semble reconnaître... Laisse-moi faire, mon enfant... (*Elle passe son mouchoir sur le visage du ramoneur.*) Ah! mon Dieu! c'est lui! c'est bien lui!...

GINA. — Qui donc lui, signora?

LA CATARINA. — Claudio! c'est Claudio!

CLAUDIO. — Vous savez mon nom?

LA CATARINA. — As-tu donc oublié le mien?... et mon visage, et ma tendresse pour toi?... Ne me reconnais-tu pas?

CLAUDIO. — Toi!... Vous, signora!... Toi!... Est-ce toi, Catarina, ma sœur?... Ah! vous voilà si belle que je n'ose plus t'embrasser!...

LA CATARINA. — Je t'embrasserai, moi! Claudio!... Mon cher petit Claudio!... mon frère bien-aimé!... (*Ils s'embrassent.*)

CLAUDIO, *cherchant un siège pour s'asseoir*. — Ah! la joie, l'émotion!... j'ai comme envie de pleurer, et... Pardonnez-moi, mesdames, c'est à peine si je puis me retenir.

GINA. — Cher petit, voilà qui m'intéresse à lui bien plus encore!

LA CATARINA. — Oh! moi, je ne meretiens pas, tu vois; et ma joie fond en larmes.

GINA. — Mesdemoiselles, suivez-moi! Laissons un moment à eux-mêmes la signora et son frère. (*Les ouvrières se lèvent et sortent en passant devant Gina.*)

LA CATARINA. — Merci, ma bonne Gina, merci! (*Gina sort la dernière en souriant à la Catarina.*)

## SCÈNE V.

LA CATARINA, CLAUDIO.

LA CATARINA. — Si tu savais, Claudio,

combien je t'ai cherché... Il y a deux ans déjà, j'étais riche, déjà l'on me surnommait la prima donna... j'ai fait le voyage de notre pays... Hélas! j'ai appris que nos parents n'étaient plus!... et que toi, tu étais parti pour tenter la fortune... Il y a un an, nous demeurions dans cette ville, moi et la protectrice dont je vais te parler; je retournai encore à notre montagne: tu n'y étais pas revenu, et l'on n'avait aucune nouvelle de toi. Je revins ici bien triste.

CLAUDIO. — Moi aussi, chère sœur, je t'ai bien cherchée!... Mais du monde où tu vis je ne connais que les cheminées, et ce n'est pas là que je pouvais te rencontrer, n'est-ce pas? Mais apprend-moi donc vite comment tu es devenue célèbre, adorée du public, et... riche, à ce que je puis croire.

LA CATARINA. — Je suis partie, tu le sais, longtemps avant toi, avec un parent éloigné, pour chercher fortune comme toi. Antoine, notre parent, trouvant que j'avais une jolie voix, me faisait chanter sur les places publiques de Rome, où nous allâmes d'abord, à l'heure de la promenade...

## DUETTINO.

LA CATARINA.

J'avais encor les yeux en larmes  
D'avoir quitté nos toits chéris;  
Mais, faisant trêve à mes alarmes,  
Je chantais les airs du pays.  
Je chantais la joyeuse ronde  
Qu'on répète, le cœur ému,  
Et qui fait danser tout le monde...  
Dis-moi, Claudio, t'en souviens-tu?

CLAUDIO.

Jamais, ma sœur, tu peux m'en croire,  
Je n'oublierai nos premiers chants...  
Ils sont gravés dans ma mémoire  
Comme les traits de nos parents!  
C'est le doux nom de ta patronne  
Qu'à cette ronde l'on donna:  
En ma mémoire elle résonne,  
Je m'en souviens, Catarina!  
Allons, enfants, qu'on s'abandonne  
À notre ronde, you la, la, la,  
Catarina, dansez mignonne,  
Dansons, oh! la Catarina!  
N'est-ce pas cela?

## MAGASIN

CATARINA.

Oui, c'est bien cela.

ENSEMBLE.

C'est bien le chant de notre enfance,  
J'en ai gardé la souvenance...  
C'est bien cela, ha, ha, oui-dà !  
Oui, c'est bien la Catarina !

REPRISE.

Allons, enfants, etc.

LA CATARINA. — Après les rondes montagnardes, j'appris à chanter des ballades, des romances, des airs des grands compositeurs...

CLAUDIO. — Ton nom devint célèbre. .

LA CATARINA. — Attends donc un peu. Un soir que je chantais, ayant la rue pour salon et le ciel étoilé pour lustre, une noble dame vint à moi, puis m'emmena dans son hôtel. Ma voix, me dit-elle, lui parlait au cœur, et mes traits lui rappelaient ceux d'une fille adorée qu'elle avait perdue... Cette chère bienfaitrice forma mon talent. Je chantai dans le plus haut monde, surtout pour les pauvres, les hospices, etc. ; ce qui me fit surnommer *la prima donna*, un soir que je remplaçai tout d'un coup dans un concert une cantatrice absente. Enfin, elle mourut, la bonne dame, en me faisant son héritière. A ton tour, Claudio, de me raconter ta vie.

CLAUDIO. — Oh ! moi...

CANTILÈNE.

I.

Ce n'est pas d'un artiste  
Le récit enchanteur !  
C'est l'histoire un peu triste  
D'un petit ramoneur.

Bravement je travaille,  
Debout de grand matin ;  
Je couche sur la paille,  
Et c'est là mon destin.  
Ainsi dans l'existence,  
Je gagne un peu de pain,  
Et puis je recommence  
A chaque lendemain.

Ce n'est pas d'un artiste, etc.

II.

Sous ma noirceur étrange  
Parfois je crois, hélas !  
Que là-haut mon bon ange  
Ne me reconnaît pas !...  
Mais plutôt, sur la terre,  
L'ange des jours heureux  
C'est l'amour d'une mère...  
Et la mienne est aux cieus !...

Ce n'est pas d'un artiste, etc.

LA CATARINA. — Mais maintenant, cher petit frère, tu ne me quitteras plus ; tu partageras toutes les joies de ma vie !

CLAUDIO. — Chère sœur, nous pourrions donc aller ensemble visiter nos montagnes !...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GINA, ET LES OUVRIÈRES.

LA CATARINA, *allant ouvrir la porte*. — Gina, mesdemoiselles, venez, mes amies, venez partager ma joie, mon bonheur ! C'est chez vous, grâce à vous, que j'ai retrouvé mon frère !... Je veux vous voir toutes à la Scala ce soir !... J'arrangerai cela.

CLAUDIO. — Chère dame ! chères demoiselles ! je vous dois mon bonheur ; sans vous, sans votre quête de tantôt, je ne serais pas revenu ici, je n'aurais pas retrouvé ma sœur, ma Catarina !

GINA. — Allons ! chacun a fait son devoir !... C'est là une belle journée...

CHOEUR FINAL.

CLAUDIO.

Quel transport ! quelle joie !  
Quel plaisir enchanteur  
Le destin nous envoie  
leur  
En ce jour de bonheur !  
Plus de pleurs, de misère !  
Réunis désormais,  
Que la sœur et le frère  
Soient heureux pour jamais !

ÉDOUARD PLOUVIER.



## MODES.



## PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10<sup>m</sup><sup>e</sup> ANNÉE.LETTRE I<sup>re</sup>.

A BLANCHE.

Octobre 1853.

C'est à toi, chère Blanche, que j'écrirai cette année; un grand événement va bientôt changer la destinée de Camille, et je veux la laisser pour quelques mois à sa félicité nouvelle, à ses nouveaux devoirs. S'effacer, s'oublier soi-même et attendre, est un des plus charmants bonheurs de l'amitié. C'est donc à toi, amie, que reviendront les honneurs de la correspondance publique; mais ne fais pas la moue, je te promets des post-scriptum sans fin et des confidences que nul ne verra. Comme les souverains, tu auras, de cette façon, ta correspondance officielle et ta correspondance privée. A la première, je joindrai les mille et une choses que j'ai promises, et, ce mois-ci déjà, tu pourras t'apercevoir de la promptitude avec laquelle je dégage ma parole. Je t'avais annoncé un charmant opéra-comique, le voilà, écrit et composé uniquement pour vous toutes; le voilà tout entier, en deux albums, ouverture et final. Je te vois d'ici courir à ton piano; que ne puis-je entendre ta chère voix! Ce format te convient-il? convient-il à tes amies? S'il leur semble commode, ainsi que je le pense, l'année prochaine, toute la musique que je t'adresserai sera ployée de cette façon. J'attends, à cet égard, les avis et les conseils propres à me guider dans toutes les innovations que je tente pour plaire à ton esprit et à celui de tes compagnes.

Mais venons à notre sujet favori et parlons chiffons. En thèse générale, si tu veux connaître ce que l'on portera lors des premiers froids, prends les modes des derniers jours de l'hiver précédent et sache attendre un peu que les vraies nouveautés aient paru, qu'elles aient été adoptées. Or, le mois d'octobre, alors surtout que septembre a été beau, ne voit pas assez vite revenir les Parisiennes élégantes pour que l'on puisse dire clairement quel sera le goût de nos toilettes d'hiver.

Cependant on peut prévoir que les coiffures seront peut-être encore plus renversées et que les plumes seront appelées à une grande vogue. Jusqu'à présent toutes celles que j'ai vues sont petites, placées des deux côtés de la tête; elles font un charmant effet sur les pailles pleines que l'automne a ramenées. La dentelle noire reparait aussi; j'ai vu une très-jolie capote

noire ornée de larges velours noirs posés à plat et brodés de paille; sous la passe, deux roses d'un rose tendre complétaient l'ornement de cette coiffure très-simple et très-élégante. A côté de cette jolie création du goût parisien se trouvait une autre capote dont la passe était en paille, le fond en taffetas mauve, orné aussi de rubans en velours noir brodé de paille. Les capotes en tulle, fond et passe, avec nœuds ou fleurs couvrant la calotte, sont charmantes sur la tête d'une jeune fille. On aperçoit aussi quelques feutres d'un gris un peu roux; ils sont garnis très-simplement avec des velours frappés ou brodés en paille. Ce genre d'ornement a, comme tu le vois, un grand succès. La blonde ou la dentelle blanche avec des velours de couleur très-vive ou des semés de petites fleurs sur la calotte, et quelques brins de feuillage de gaze sur la passe, forment des coiffures très-parées, qui conviennent aussi bien à la toilette d'une femme que d'une jeune fille. Enfin, on porte aussi des chapeaux de tresses de paille séparées ou plutôt réunies par des biais en velours; une touffe de plumes ou une grosse rose suffisent à les orner.

Avant de quitter cette partie importante de notre toilette, il faut que je t'explique une charmante coiffure en rubans, que tu pourras exécuter toi-même, qui est très-peu dispendieuse, et qui conviendra parfaitement à ta tante.

Commence à faire une passe en laiton, arrondie sur l'oreille, comme pour monter un bonnet ordinaire. De chaque côté de cette passe, un peu plus bas que la tempe, pose quelques fleurs en suivant le contour de la passe; on peut utiliser toutes celles que l'on possède, mais, pour ce genre de coiffure, les grosses fleurs sont celles qui conviennent le mieux; les roses en gaze, par exemple, sont admirablement en place, cinq de chaque côté (sans feuillage), en les faisant tourner sur l'oreille; il y a des roses de gaze bleues, jaunes-roses, rouges, et qui sont charmantes pour cet objet. Lorsque les fleurs seront fixées, tu poseras sur la passe un ruban n° 22, de couleur assortie, qui devra s'arrêter par un point au-dessus des fleurs et redescendre en formant brides de chaque côté. On ajoutera ensuite à la passe, tout à fait sur le sommet de la tête, deux bouts de ruban assorti, fixés avec un pli, et qui doivent être posés de façon à retomber par derrière sur les cheveux. Ces bouts de rubans flottent jusque sur le cou et le haut des épaules. Avec des fleurs et des rubans de gaze, cette coiffure est très-gracieuse et très-nouvelle.

Le ruban qui couvre la passe et forme les brides doit avoir, de longueur, 1 mètre 25 cent., et les rubans flottants derrière, chacun 50 cent.; en tout, pour la coiffure, 2 mètres 25 cent.

Les bonnets de lingerie, pour le matin, sont presque tous coupés dans la forme fanchon; on les couvre de broderies, de dentelles, de papillons de rubans. L'hiver ne se passera pas sans que je t'en adresse un patron; car il faut que je pense, avant toutes choses, à ta chère santé, je te sais frileuse comme une blanche minette.

Sur la gravure que je t'adresse ce mois-ci, tu trouveras un charmant modèle de manteau qui aura un grand succès cet hiver. J'en suis tellement convaincue, que je t'en envoie et le patron et la gravure. Ce manteau *Lucécien* tombe bien, il fait de beaux plis, et, par la largeur de l'étoffe qu'il exige, il ne sera jamais commun. On emploie un certain drap tigré noir sur gris pour faire des pardessus que l'on garnit avec de la passementerie assortie; quoique ces confections sortent d'un atelier habitué au succès, je ne saurais admirer cet affreux drap. Je préfère, pour la saison intermédiaire, les manteaux en flanelle grise, brune ou noire, doublés en taffetas de couleur; ils ne sont jamais de très-grande toilette, mais leur légèreté et leur simplicité les rendent très-agréables. On emploie aussi pour manteau la *loutre de laine*; c'est une étoffe nouvelle qui a deux couleurs, l'une à l'envers, l'autre à l'endroit; de cette manière, on n'a pas besoin de se préoccuper d'une doublure. Les taffetas garnis d'une demi-ouate et ornés de dentelles, de larges passementeries ou de velours frappés, font de jolies confections. Quelques-unes ont repris le capuchon; il est rond, il a un rang de dentelles sur le rebord; il est taillé de telle sorte que, rabattu, il forme petit collet autour du cou. A la bonne heure, je l'aime mieux ainsi. On porte beaucoup de châles persans, dont la bordure imite les châles brodés or et soie. Je les avais déjà annoncés avec honneur à notre chère Camille.

Avec ces châles et ces confections, quelles seront les étoffes préférées cet hiver? Les taffetas étalent déjà avec luxe leurs larges écossais; j'en ai vu un à fond blanc, dont l'écossais était composé de larges bandes hortensia et ardoise, qui m'a donné une affreuse tentation. Les pouts-de-soie, dont j'ai vu une très-riche collection, sont unis, sans disposition. J'ai admiré des satins avec volants à disposition en velours frappé; des soieries à fond velouté, avec dispositions de fleurs ou de petits dessins étrusques formant large bande. Enfin, je sollicite ton bon goût en faveur des popelines à dessins écossais avec rayures satinées; elles te conviendront, j'en suis sûre. Je ne dirai rien de la moire antique, pour les riches toilettes; elle a l'avenir comme elle a eu le passé.

Pour soirée, je te conseillerais une robe en tarlatane à volants brodés,

avec corsage en cœur ou à la vierge, ayant pour garniture des petits volants brodés et des nœuds assortis à la broderie ; sur les volants de la jupe, tu pourras disposer des nœuds à bouts flottants, et pour la manche ronde et large jusqu'à la moitié de l'avant-bras, tu la relèveras à la saignée et tu la retiendras par un nœud de rubans ; quelques fleurs dans tes cheveux, et tu seras simple comme la violette, mais charmante comme elle.

Avant d'entrer dans d'autres détails, je dois te dire que l'on garnit beaucoup de velours avec un large ruban, soit écossais ou uni, posé à plat ; j'ai même vu une robe en taffetas noir dont les volants étaient rehaussés par des bandes en velours gros bleu, de 8 à 12 centimètres de hauteur. La basque ne nous quittera point cet hiver : elle est plus longue que jamais ; on l'ouvre, on la taille, on l'orne de toutes les façons. A l'Opéra, j'ai admiré une robe de pout-de-soie grise, à corsage montant, boutonné par des rubis, dont les basques, fendues sur la hanche, étaient garnies d'une touffe de nœuds cerise. On avait posé à plat, sur les cinq volants de la robe, un ruban de la même couleur, arrêté par un nœud à bouts tombants. Tous ces nœuds, étagés sur le côté gauche, relevaient merveilleusement la couleur tendre de l'étoffe et la beauté de la jeune femme qui la portait. Les corsages à la vierge, les corsages Pompadour, les Watteau avec garniture de dentelles, de velours, de fleurs, de rubans ruchés, papillonnés, mis à plat, etc., etc., combinés par le goût et l'adresse, sont probablement destinés aux honneurs de l'hiver ; du moins, jusqu'à présent, rien ne peut faire croire le contraire. Il en est de même des manches pagodes, simples ou ornées de bouillonnés ; des manches duchesse, des manches marquise terminées par de petits volants froncés, des manches Anne d'Autriche : toutes ces formes déjà connues persisteront tant que durera la forme actuelle des corsages.

Que de choses, ma chère Blanche, n'avais-je pas à te dire ! Mais le papier me manque, et, ce mois-ci, tu ne sauras que la moitié de ma science. C'est à peine s'il me reste assez de place pour appeler ton attention sur la charmante aquarelle que je termine : elle représente les ruines de l'abbaye de Chaalis, près Crépy. Fille illustre de Cîteaux, sa fondation date des premiers temps de nos premiers rois ; saint Louis a prié sous ces pierres croulantes ; mais encore quelques siècles, et le temps aura nivelé ces belles ruines...

Que ton pinceau les reproduise donc, et, en travaillant, songe à ton amie si constante et si fidèle.

GENEVAY.


  
 OUVRAGES DIVERS.


  
 OUVRAGES DE FANTAISIE.

## Rose à la minute ou rose tournée.

Nous avons donné depuis longtemps le moyen de faire les fleurs en papier : dans notre quatrième année, la Rose Irémère, p. 92 ; le Dahlia, p. 190 ; la Pivoine, p. 255 ; l'Oeillet, p. 349 ; la Marguerite, p. 378. Dans notre cinquième année, le Laurier-Rose double, p. 29. Dans la septième année, pour ornement de chapelle, nous avons encore donné la manière de faire les fleurs en plumes d'oie, p. 126, et les Lis pour bouquet d'autel, p. 317.

La rose à la minute est une rose en papier ; pour le teint et l'éclat elle pourrait rivaliser avec les plus belles roses ; mais, il faut l'avouer, elle n'est pas aussi près de la nature que celles qui sont confectionnées par nos habiles fleuristes. Elle est charmante, mais seulement d'effet ; sa vogue est grande en ce moment pour les ornements d'autel, les décors de jardinières, les vases, les lampes, etc., et son plus grand mérite est de justifier en tout point le nom qu'elle porte, par le peu de temps qu'elle coûte à faire.

Procurez-vous chez les marchands de papier, qui ont tous ces objets, des étamines, des bractées, des feuilles de rose, des papiers roses à faire des fleurs, des laitons garnis.

Pliez d'abord sur la largeur du papier à rose, une bande d'une hauteur moyenne, telle que celle indiquée sur le n° 22. Sur un papier de même couleur et de nuance plus foncée ou plus claire, coupez une seconde bande de la même hauteur et de la même longueur. Cela fait, réunissez ces deux bandes qui, ensemble, font quatre doubles, et arrondissez-les par le haut d'une manière bien uniforme, de la façon qui est indiquée au n° 22. Vous aurez seize dents sur chaque feuille ; sans déployer le papier, posez-le sur une petite pelote, et, avec un couteau de bois, appuyez sur les bandes, vers le rebord de la partie arrondie, de façon à faire gaufrer le papier.

Le papier ainsi préparé, vous n'avez plus qu'à monter la bande telle qu'elle est indiquée au n° 24.

Pour cela, piquez un fil de laiton destiné à faire la tige, au bout de la bande, du côté gauche, au tiers environ de la hauteur de la dent, et rabattez un petit bout du fil de fer de manière à ce qu'il tienne bien le papier en se réunissant à la tige. De cette manière, le papier qui va former la rose se trouvera solidement fixé à la queue ; on pose alors sur le laiton même le paquet d'étamines qui doit se trouver au milieu de la corolle (voir au dessin n° 24). Cet organe n'est pas indispensable pour ces fleurs de décor. Alors, en tenant la bande entre le pouce et l'index de la main gauche, on tourne autour de ses deux doigts, que l'on tient droits, on ajoute un troisième doigt et l'on tourne deux fois, un quatrième, et l'on tourne encore, enfin les cinq doigts sur lesquels on roule le reste du papier. Il faut deux bandes pour une rose ordinaire ; on ajoutera une demi-bande si on ne la trouve pas assez garnie.

Il est bien entendu que la bande doit être peu serrée pour une rose épanouie, un peu davantage pour une rose moins éclosée, et moins encore pour un bouton. Lorsque les bandes seront roulées, on retirera doucement les doigts en serrant la rose par le bas avec un laiton très-mince, que l'on tournera autour de celui qui forme déjà la queue ; le goût de la personne la guidera pour arranger avec grâce les pétales de la rose, soit en les resserrant ou les écartant afin de laisser entrevoir les étamines ; on prendra ensuite la queue que l'on fixera au laiton posé précédemment, on collera sous la corolle les 5 petites feuilles ou bractées qui se trouvent dans la nature, puis on posera les grandes feuilles, qui s'achètent toutes faites, en les fixant sur la queue, et l'on entourera la queue entière d'une bande étroite de papier de soie vert et qui se vend aussi tout préparé ; on fixe en haut cette petite bande de papier, l'on descend sur la queue en tournant, et on l'arrête en bas. La rose est faite.

Pour que l'illusion soit complète on doit prendre deux nuances de papier pour chaque rose, une un peu plus claire que l'autre, et l'on aura le soin de mettre la plus foncée dans le cœur ; pour les roses blanches, par exemple, le milieu se fait avec du rose clair, et le tour en papier blanc.

Pour les boutons on n'emploie qu'une seule bande, ou même une demi-bande, suivant la grosseur ; la hauteur de la bande qui déterminera la grandeur de la rose peut varier suivant l'usage auquel on la destine.

Pour les ornements de chapelle ou d'église, ces fleurs ne devant pas se voir de près, on peut se passer d'étamines, de bractées, et remplacer les feuilles par de la mousse d'un beau vert.



**Carnier en ficelle (N<sup>o</sup> 35).**

Il faut, pour ce carnier, 14 pelotes de ficelle à 40 centimes.

Ce dessin se fait au crochet, plus fin que gros ; il doit donner 45 cent. de largeur, la ficelle doit être aussi grosse que le fil d'Ecosse employé pour rideaux.

Ce carnier se compose de trois morceaux : le dessous qui, étant au crochet uni, ne se voit pas sur le dessin ; le dessus du carnier, sur lequel se trouve figurée une tête de cerf, et le morceau qui rabat et s'ajuste sur le premier, ainsi qu'il est posé sur le dessin, et où se trouve dessinée une pintade. Ces deux morceaux doivent avoir le même nombre de mailles pour se rajuster parfaitement. On comprend que le morceau qui rabat ne doit en aucune façon couvrir le dessin du morceau de dessous. Le carnier doit avoir de hauteur 28 à 30 cent. ; le morceau rabattant, 7 à 8 cent.

**Dessus de fauteuil en filet (N<sup>o</sup> 26).**

Ce dessus de fauteuil se fait en filet carré, et se brode en reprise avec le même fil d'Ecosse que le fond du filet ; il peut également se faire au crochet. Le dos et le fond de ce fauteuil sont d'un effet charmant.

**Pantoufle soutachée.**

Ce charmant dessin se brode sur drap ou velours en soutache ou en lacet ; il fait très-bien sur fond noir ou foncé, or et vert, or et ponceau ; le bleu est aussi d'un bon effet mélangé avec l'argent, mais il exige un fond plus clair.

**Sac de Berlin, crochet plein (N<sup>o</sup> 21).**

Ce sac se fait au crochet plein, et se monte sur un fermoir d'acier. La commodité de cette nouveauté lui présage une grande vogue. Il peut se faire plus ou moins grand, suivant que l'on en veut faire usage comme sac de chemin de fer, ou sac à ouvrage ; dans le premier cas il devra avoir 30 cent. de hauteur sur 35 de largeur ; dans le second, il aura 26 cent. de hauteur, ou même 22. On aura le soin de proportionner la largeur à la hauteur. Les fermetures ne se fabriquent que sur ces trois grandeurs.

Ce sac, dessiné au n<sup>o</sup> 20, se fait au crochet plein. Le dessin rend toute explication inutile on voit que tout ce qui est ombré se fait en noir et tous les carrés vides en blanc. On suivra pour les autres couleurs la même marche dans l'indication placée à côté du dessin. Ce sac offre le grand avantage de pouvoir le monter soi-même, ainsi que l'on a monté longtemps les bourses ou sacs à gibecière.

**Coffre Parisien pour gants, éventails, etc. (N<sup>o</sup> 25).**

Ce coffre est une charmante fantaisie, facile à exécuter. On peut recouvrir ainsi de vieux coffres de toutes formes, qui, à l'aide de ce travail, deviennent de véritables nouveautés.

Pour faire cette couverture de coffre on achètera des boutons mécaniques semblables à ceux dont on se sert pour la fine lingerie, c'est-à-dire plats, entourés d'un mince laiton et recouverts de coton blanc, sans consistance intérieure ; la largeur de ces boutons ne doit pas excéder celle d'une pièce de 20 cent., et peut être beaucoup moindre. On devra les choisir plus ou moins grands, suivant la dimension du coffre.

Ces boutons de lingerie, blancs et unis, devront d'abord être brodés avec un point arrière en cordonnet cerise. Le dessin de cette sorte de broderie est indiqué sur les boutons figurés

au n° 24 de la 1<sup>re</sup> planche; il forme un premier rang autour du bouton, puis un second, enfin au milieu un pois ou une petite croix. Lorsque les boutons seront ainsi préparés, on les rassemblera en bande sur deux de hauteur (voir au dessin), par une bride en feston de la même couleur que la broderie faite dessus. Il restera alors entre les boutons assemblés un vide que l'on remplira par une croix en feston de la même couleur que le reste. On comptera, en mesurant sur le coffre, la quantité de boutons que l'on devra assembler. Celui que nous avons figuré au n° 25 porte trois rangées sur le devant et six sur le dessus. On peut varier à l'infini ce genre de travail par la nature des boutons ou la différence des couleurs. Nous avons vu un de ces coffres, chez M<sup>me</sup> Helbronner, dont les boutons étaient en passementerie et en soie blanche, les broderies en bleu, et les brides des coins et du milieu, en or. Fait ainsi, il pouvait rivaliser avec les objets de ce genre les plus riches et du meilleur goût.

Avant de recouvrir le coffre avec la couverture, on doit faire étendre dessous un transparent, de sa couleur dominante, soit en percaline, soit en soie; le dedans devra également se garnir en pareil.



#### Boîte orientale au crochet plein (N° 23).

Cette boîte à ouvrage est ronde, en carton fin; le couvercle est légèrement bombé et s'enlève à volonté. Sa dimension peut varier suivant l'usage auquel on la destine. Celle que nous figurons ici porte 75 cent. de circonférence.

Cette boîte se fait au crochet plein; le dessin en est exactement indiqué au n° 22, et les couleurs sont également marquées par des signes à côté du dessin. Cette gracieuse boîte est d'une parfaite commodité pour renfermer tous les petits accessoires nécessaires au travail d'aiguille; elle s'ouvre entre les deux bordures qui forment cordon; le dessus du couvercle se trouve caché par un gros gland très-fourmi et dont les soies nuancées sont assorties aux couleurs du dessin. Ce gland est réuni au milieu par un macaron assorti (large bouton en passementerie). (Voir au dessin.)

Cette boîte, qui serait charmante à offrir comme étrennes, peut se faire à l'intérieur avec ou sans compartiments. Le dedans se double en soie blanche piquée.



### PATRONS.

#### Chemise habillée (N° 7).

La pièce de cette chemise est dessinée par moitié au n° 5; le dessin est facile et peu compliqué. La pièce est taillée en biais et forme sur le devant une pointe que l'on peut voir sur le patron au-dessus du n° 15. La chemise se fronce sous cette pièce de même qu'une chemise ordinaire. Il sera bon de l'essayer après l'avoir bâtie pour ajuster la pièce à ses proportions. Le n° 6 est la manche assortie, le dessus du bras est creusé sur l'épaule presque en pointe, tandis que la manche est plus large sous le bras. On se rendra compte de l'effet au n° 7, qui est l'ensemble de la chemise. Nous offrons ce patron comme un des plus convenables et des plus nouveaux. On pose une petite valenciennes au bord du feston.



#### Manteau Lutécien (N° 1).

Le n° 1 est le patron d'un nouveau manteau d'hiver, dessiné par moitié. Ce manteau se taille d'un seul morceau et forme un vaste rond, absolument comme les manteaux crispins que l'on a portés précédemment; mais il est beaucoup plus gracieux, en ce qu'il est ajusté à une pièce unie, qui prend et dessine mieux l'épaule.

Le n° 1 indique la moitié du manteau; le morceau replié se relève dans son étendue jusqu'à lettre B, qui marque le haut et le milieu du dos. Le devant est à fil droit, et le dos en biais.

Pour tailler ce manteau il faut poser l'étoffe en pointe, double sur le milieu du dos. Le grand morceau n° 1 s'ajuste à la pièce d'épaule n° 2, sans fronces et en soutenant légèrement. Cette pièce est taillée de même que le manteau à fil droit devant, et en biais derrière. Les lettres A et B du morceau n° 1 doivent rejoindre les lettres semblables du n° 2.

Le grand morceau se trouve une seconde fois replié au bas du milieu du dos.

Ce manteau ne peut se faire qu'en drap ou en velours. Il faut que l'étoffe soit de très-grande largeur pour éviter les coutures. Ce manteau, fort distingué, promet d'être très-bien porté cet hiver. Notre gravure de modes de ce numéro donne l'ensemble de cette nouveauté.



### Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

- |  |  |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Moitié de devant de fichu, plastron ouvrant devant. Ce dessin se fait au feston.</li> <li>2. Col mousquetaire assorti au fichu.</li> <li>3. Bande assortie et rapportée sur le devant pour cacher l'ouverture. On peut voir l'ensemble de ce joli patron dans le numéro de février, au n° 2 bis.</li> <li>4. Bande assortie au volant de robe, dessinée au numéro d'avril. Cette bande peut également servir pour garniture de manches, volants de jupons, pantalons d'enfants, etc.</li> <li>5. Moitié d'une pièce pour chemise (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>6. La manche (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>7. L'ensemble de la chemise (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>8. Mouchoir riche, broderie au plumetis. Cet élégant mouchoir se garnit d'une large dentelle que l'on pose à plat, à l'envers de la broderie, et que l'on fixe par des points légèrement posés sur le cordonnet; de cette manière la dentelle se voit peu au sommet de la dent, et reste dans son entier dans les creux.</li> <li>9. Joli dessin pour garniture de manches, pantalon, jupon, tabaïolle d'enfants, etc.</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>10. Bande pour manches, point riche de Venise, feston découpé.</li> <li>11. Mouchoir au plumetis. Ce mouchoir se brode sur l'ourlet, ainsi que le dessin l'indique.</li> <li>12. L. B. Lettres fleuries, broderie au plumetis.</li> <li>13. G. M. Plumetis fleuri.</li> <li>14. V. B. Plumetis orné.</li> <li>15. P. J. Plumetis grains d'orge.</li> <li>16. J. C. Plumetis.</li> <li>17. H. L. Plumetis orné.</li> <li>18. E. C. Feston ou plumetis.</li> <li>19. L. T. Plumetis.</li> <li>20. L. V. Lettres moyen âge, plumetis.</li> <li>21. D. A. Plumetis.</li> <li>22. Patron de la feuille de papier pliée pour faire la rose à la minute (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>23. L'ensemble de la rose.</li> <li>24. Manière de poser la main (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>25. Carnier, en cordonnet-ficelle; dessin d'animaux (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>26. Dessus de fauteuil, en filet reprisé ou crochet carré (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> </ol> |
|--|--|



### Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

- |   |   |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Moitié du manteau <i>lutécien</i> de velours ou drap, sans couture (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>2. Moitié de la pièce, sans couture également (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</li> <li>3. Volant de robe au plumetis ou au passé. Ce genre se fait sur la soie, le drap ou le cachemire, couleur sur couleur: pour la soie, ce dessin peut s'exécuter en application de tulle noir au point de chaînette. On découpe ensuite. Ce genre de broderie est très à la mode.</li> <li>4. Broderie assortie au volant, pour manches et corsage.</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>5. Mouchoir riche, plumetis à fleurs d'iris. Ce dessin est d'une grande beauté, il est orné de point de dentelle, brides à l'échelle; la bordure seule de ce dessin est encore d'un charmant effet. Ce mouchoir se garnit à plat d'une haute dentelle.</li> <li>6. Dessin de pantoufle pour broder en lacet ou en soutache; il est très-bien or et bleu, or et vert, ou or et écarlate, etc.</li> <li>7. Mouchoir au feston.</li> <li>8. Petit col d'enfant, broderie au feston, point de Venise.</li> </ol> |
|---|---|

- |   |  |
|---|--|
| <p>9. Bande pour jupon. Cette broderie doit se faire au-dessus de l'ourlet. Ce genre est très-bien porté.</p> <p>10. Jolie bande pour manches, peignoir, camisole; genre oriental.</p> <p>11. L. N. Plumetis riche.</p> <p>12. Thélémire. Plumetis fleuri.</p> <p>13. Laurette. Plumetis à griffes.</p> <p>14. Léonie. Feston, point de rose ou plumetis.</p> <p>15. Antonia. Plumetis simple.</p> <p>16. D. R. Plumetis, dessin tiré de vieux missels.</p> | <p>17. E. D. Lettres gothiques.</p> <p>18. E. M. Grandes lettres entrelacées.</p> <p>19. G. L. Plumetis et pois.</p> <p>20. Sac de Berlin pour voyage (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>21. Ensemble du sac.</p> <p>22. Dessin de la boîte orientale pour ouvrage à l'aiguille (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>23. Ensemble de la boîte.</p> <p>24. Travail du coffre parisien pour gants, éventails, etc. (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>25. Ensemble du coffre parisien.</p> |
|---|--|



### Explication de la planche de tapisserie coloriée.

Les nos 7, 9 et 10 n'ont besoin d'aucune explication : ce sont des fonds de goûts différents pouvant servir à faire toutes sortes d'ouvrages, cabas, tapis, coussin, etc., etc.

Le n° 11 est un coin en style mauresque, qui a été copié sur un tapis venant de Berlin. Ce tapis, au gros point, était entouré par ce dessin de tapisserie; il avait été exécuté sur canevas n° 22, ce qui donnait 4 cent. de hauteur à la bordure. Le corps du tapis était formé par des bandes de velours de 4 cent. alternées avec des bandes de tapisserie de la même hauteur (même dessin que la bordure).

Toutes les explications de la feuille doivent donc porter sur le grand dessin n° 8.

Ce grand dessin peut être exécuté en entier ou décomposé, pour tapis d'appartement, dessus de table, médaillon, tabouret de piano, coussin, etc., etc. Tout le jaune se fait en or.

En son entier :

#### Au gros point.

Sur canevas n°	8,	il aura	2 <sup>m</sup> , 25 centim.	de diamètre.
» » n°	12,	»	1, 67	» » »
» » n°	20,	»	1, 8	» » »

#### Au petit point.

Sur canevas n°	8,	il aura	1 <sup>m</sup> , 09 centim.	de diamètre.
» » n°	10,	»	1,	» » »
» » n°	14,	»	0, 76	» » »
» » n°	20,	»	0, 54	» » »
» » n°	24,	»	0, 46	» » »

La fleur peut être exécutée seule sur fond uni.

#### Au gros point.

Sur canevas n°	10,	elle aura	32 centim.
» » n°	14,	»	24 »
» » n°	20,	»	17 » 5 millim.
» » n°	24,	»	15 »

#### Au petit point.

Sur canevas n°	8,	elle aura	18 centim.
» » n°	12,	»	14 »
» » n°	14,	»	12 »
» » n°	20,	»	9 »
» » n°	30,	»	6 » 4 millim.

Les tapis de table se garnissent d'un grand effilé rappelant les couleurs de la tapisserie; ils se doublent d'un molleton placé entre la tapisserie et une seconde doublure qui est en soie, en laine ou en percaline.



**Explication de la gravure de modes.**

**TOILETTE DE SOIRÉE.** Coiffure et agrafes de roses mélangées avec feuillage de crêpe. Robe de taffetas ornée de deux montants de dentelle avec nœuds de rubans. Corsage à pointe garni de dentelle et d'agrafes de roses et de feuillages de crêpe.

**COSTUME DE VILLE.** Capote de satin avec dentelle et deux bouquets de plumes. Manteau lutécien garni en passementerie. Robe de moire antique.

**COSTUME DE PETIT GARÇON DE SIX ANS.** Costume Louis XV. Feutre relevé orné d'une plume. Chemise en batiste.



**MUSIQUE.**

Albums N° 1 et N° 2.

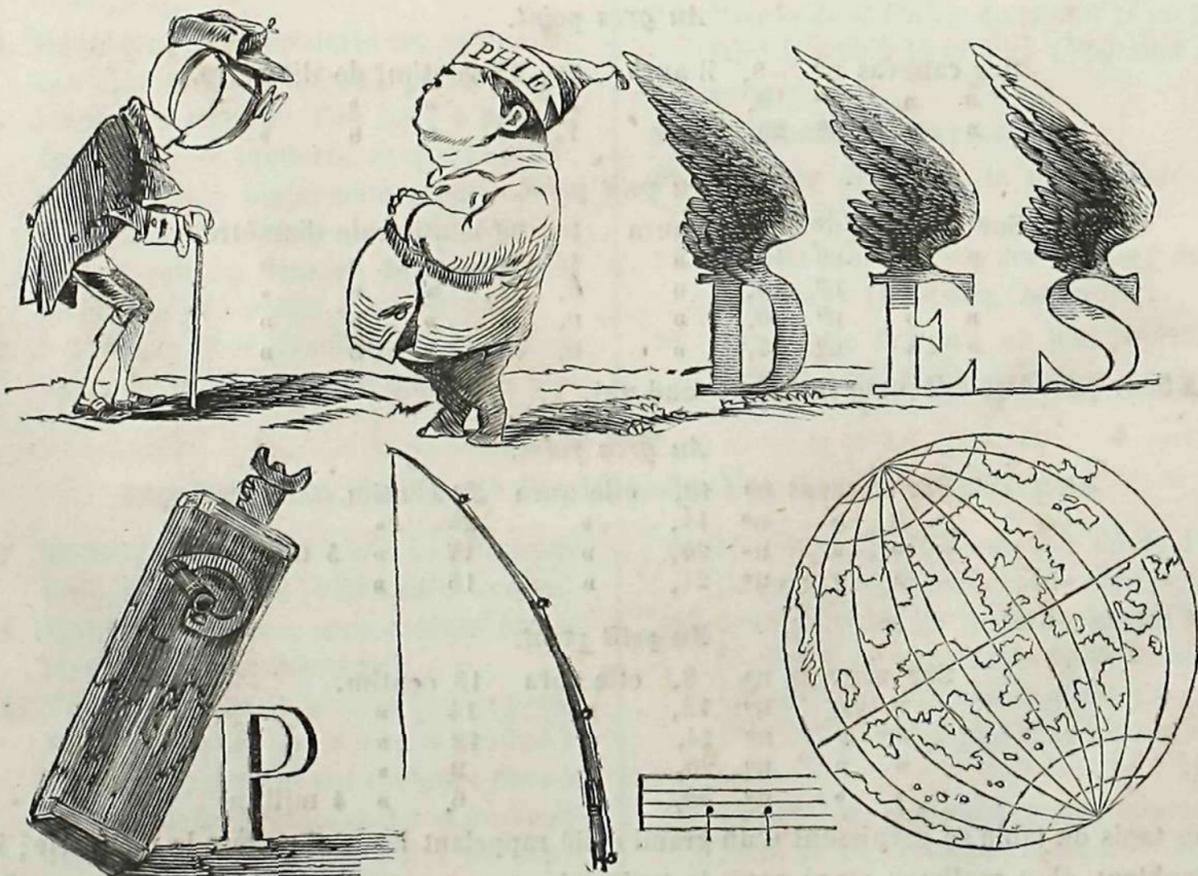
**FRÈRE ET SOEUR,** opéra-comique en un acte. Paroles de M. E. Plouvier, musique de L. Bordèse.

*Table des morceaux.*

Ouverture.	
Chœur et couplet. . . . .	Travaillons, travaillons encore...
Ballade. . . . .	Déjà le soir couvre la plaine...
Romance. . . . .	Des monts de la Savoie...
Air. . . . .	Hélas ! il ne vient pas...
Duo. . . . .	J'avais encore les yeux en larmes...
Romance. . . . .	Ce n'est pas d'un artiste...
Final. . . . .	Quel bonheur.



**RÉBUS.**



Joséphine DESREZ, directrice.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.  
Boulevard extérieur de Paris.



MAGASIN DES DEMOISELLES

Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements, deux 2 Aquarelles (fac simile) 2 septuor albums de musique, 2 gravures sur acier  
 2 gravures de modes, 8 planches de tapisseries coloriées, 1200 dessins de Broderies patrons de grandeur naturelle petits patrons, ouvrages à  
 l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées, planche crochet couleur bleu, planche de petits ouvrages fantaisie or argent

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte.

Ayuntamiento de Madrid